

1788 Bis

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXX<sup>e</sup> ANNÉE

## BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME X

N<sup>os</sup> 1 et 2

Janvier-Juin 1908

**P. PARIS**  
 Promenades archéologiques en Espagne.  
 III. Osuna.

### Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** MURILLO, ALCALÁ, 7

### Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129104

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome X, 1908, N° 1

## SOMMAIRE

P. Paris, <i>Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna.</i> . . . . .	1
A. Morel-Fatio, <i>Les lectures de sainte Thérèse.</i> . . . . .	17
G. Cirot, <i>Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite)</i> . . . . .	68
<i>Variétés : Les deux premières éditions des œuvres de sainte Thérèse (A. Morel-Fatio), p. 87; — A propos du « De rege », des « Septem Tractatus » de Mariana et de son ou de ses procès (G. Cirot), p. 95.</i>	
<i>Bibliographie : R. DE UREÑA et A. BONILLA, Fuero de Usagre (E. M.), p. 100; — M. B. COSSÍO, El Greco (E. M.), p. 102; — Memoria de los festejos... de Valencia para conmemorar el tercer centenario... del Quijote (H. M.), p. 104.</i>	
Chronique. . . . .	106

## PLANCHE

1. Extrait du plan de Bordeaux (1907).  
Réduction au 1/10,000<sup>e</sup> du plan de Bordeaux (1754).

## DIRECTION ET RÉDACTION

- M. E. MÉRIMÉE**, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
- M. A. MOREL-FATIO**, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, à Paris.
- M. P. PARIS**, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts.

*Secrétaire de la Rédaction :*

- M. G. CIROT**, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

*Directeur-Gérant :*

- M. G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

*A mon cher camarade et maître G. Gobet*  
*P. Lami*

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

---

### III

*A Arthur Engel.*

#### OSUNA.

Blanche et sèche au bord de la vaste plaine nue que ne réussit pas à verdier l'eau somnolente et vaseuse du Salado, triste et brûlée au flanc de sa colline aride, s'élève la célèbre Osuna.

Elle est bien déchue de sa longue splendeur, l'antique ville ibérique devenue colonie romaine, la vieille cité andalouse que son Université rendit fameuse, qu'orna l'opulence généreuse d'une grande famille ducale. « Jadis, » si l'on en croit un vieil historiographe épris d'un religieux amour pour sa noble patrie, « Osuna était ornée de magnifiques places et de larges rues peuplées d'édifices aussi beaux que somptueux, qui l'embellissaient au plus haut point; elle s'étalait de grandiose façon en son ampleur naturelle; ses rues s'égayaient et s'adornaient de cinq très copieuses et belles fontaines publiques, dont les eaux salutaires suffisaient largement à la multitude des habitants. » Aujourd'hui de mornes faubourgs poussiéreux et vides étendent plus loin vers la plaine les lignes raides de leurs rues désertes, bordées de maisons basses. C'est sans nulle émotion de beauté ni de pittoresque que le touriste chemine de la gare vers la ville, heurtant ses pieds endoloris aux plus incohérents pavés qui soient au monde. A peine, par intervalles, sollicite un peu de curiosité la haute façade de quelque noble palacio, architecture prétentieuse et tourmentée, mêlant avec surabondance des ornements trop riches et lourds, disant l'opulence sans la mesure

et l'effort ambitieux sans le goût. Sur les places trop nues s'égoûtent mélancoliquement les fontaines épuisées; des églises sans nombre bordent de leurs pauvres portails vulgaires et froids la ligne des maisons aux murs plats. Partout s'abat sur la ville mourante une lourde torpeur d'ennui.

Mais si par un chaud midi d'été le promeneur a le courage de tenter l'escalade de la ville haute, à travers le dédale scabreux des ruelles tortueuses, jusqu'à l'esplanade que couronne la grandiose cathédrale, comme vite s'efface devant un panorama splendide l'impression de tristesse cruelle, comme s'évanouit au pied de l'édifice admirable le souvenir des architectures inélégantes! La ville, étageant d'abord au raide flanc rocheux de la colline, puis étalant au bord de la plaine le moutonnement de ses maisons tassées autour des églises lourdes, garde sous le soleil sa mélancolie de province endormie. Mais sur la campagne, à l'infini, comme sur un immense Sahara resplendissant en une gloire d'éclatante lumière, s'étend le regard ébloui. C'est une mer d'or qui poudroie sous un azur incorruptible, mer silencieuse où seulement palpite à la surface l'air surchauffé qui vibre et monte, mer calme, mer déserte, mer uniformément enflammée, qu'à peine, jusqu'au lointain rivage des collines verdoyant au bord de l'horizon, quelques vergers d'oliviers gris froncent et moirent d'irisations métalliques.

Les yeux, blessés d'abord un peu par ces flots de soleil violent, habitués bientôt à ce rayonnement clair, errent enchantés de la ville à la plaine, et de la plaine aux monts, dans un infini de transparence pure. Puis la Cathédrale, sommet hardi de la ville en pyramide, conquiert par le contraste de sa structure simple et puissante avec la recherche maniérée des palacios. Le portail Renaissance qui donne accès à la grande nef est un chef-d'œuvre d'ornementation délicate, riche sans excès, savante sans pédantisme, et ce portique de goût classique prépare à l'église austère, décorée sans surcharge, claire et fraîche, où resplendit un tragique crucifiement de Ribera. Partout, sous la voûte sévère, règne le goût pur d'un vrai siècle d'art, et l'impression franche et bonne

s'accuse avec bonheur alors qu'on pénètre dans la crypte inattendue où, tout autour d'une précieuse chapelle, les puissants ducs d'Osuna ont creusé leur panthéon.

Autant que l'histoire d'une race illustre dont les grandiloquentes épitaphes clament encore sous la terre la noblesse et la richesse, nous appelle et nous émeut le mystère de l'autel enfumé que décorent de naïfs tableaux venus d'Allemagne, et du chœur surtout, du chœur en miniature, dont les menues stalles de bois sculpté sont un poème exquisement fleuri de rinceaux et d'arabesques. Là s'accroche, s'étire, voltige, s'accroupit une spirituelle faune de griffons et de chimères, là sourit ou grimace tout un monde de monstres et de grotesques. C'est le triomphe d'un ciseau délicat et léger qui se joue, et caresse l'harmonieux caprice d'un art sain et joyeux; et les robes graves des chanoines qui, passant et repassant depuis trois siècles, ont poli, satiné, patiné le bois luisant, donnèrent aux reliefs estompés un charme doux de très belles vieilles choses.

Près de l'église, le vieux palais des ducs n'est plus qu'une ruine confuse. La fameuse Université est morte, et seulement aux heures des repos tapageurs les rares élèves d'un pauvre collège branlant réveillent l'écho du cloître. Aussi, malgré la beauté noble de la Collégiale, n'est-ce point la ville moderne, en sa déchéance funèbre, qui vaut au nom d'Osuna son éclat. Son illustration est toute archéologique.

\*  
\* \* \*

Si l'on en croit des historiens dont la piété filiale égale seule la naïveté, la naissance d'Osuna remonte au déluge, ou peu s'en faut. Le prince Ibéros était l'arrière-petit-fils de Noé; c'est lui qui nomma l'Espagne Ibérie, et baptisa aussi le fleuve de l'Èbre. De son temps naquit Abraham « qui connut déjà cette ville illustrissime; et cela est absolument certain, parce qu'à cette époque elle fut prise par les sujets du dit prince, et 371 ans plus tard fut fondée Rome ». C'est une noble antiquité, que ne met pas en doute D. Antonio Garcia de Cordoba, res-

pectable Corregidor, auteur de ce livre curieux : *Historia, Antigüedad y excelencias de la Villa de Osuna* (1746). Voici d'ailleurs une variante non moins intéressante de cette mirifique histoire : « Pyrrhus, fils d'un roi de Grèce, qui vint à Cadix, y vécut et y fonda le temple d'Hercule, et exista 342 ans après Ibéros, se maria en l'an 607 après le déluge avec Ibéria, fille du roi Hispan. Or, visitant la province et chassant les ours dans la région de notre ville, il la fonda et lui donna le nom d'Urso, 640 ans après le déluge, et 1073 ans avant Jésus-Christ. » Voilà qui est précis, « et il est juste de proclamer que la très illustre ville a vu de son trône se lever les tours superbes de Séville, de Grenade, bien plus, de Rome elle-même. »

Quoi qu'il en soit, Ursao ou Urso, la ville des ours, fut aux temps si mal connus encore que nous appelons ibériques une importante cité, et même, les fouilles l'ont prouvé, une cité d'art.

Sans doute, Urso dut être guerrière pour défendre le haut plateau où elle s'étala, dominant le vaste cirque bordé par les sauvages sierras des Alcores à l'ouest, de Moron au midi, d'Estepa à l'est, et commandant les routes qui serpentent tout le long du rio Salado et du rio Blanco. Du sommet de son promontoire, elle surveilla les caravanes qui circulaient de Séville à Grenade et de Cordoue à Malaga. Son histoire, si quelque heureuse fortune nous la révélait, nous conterait mainte prouesse de ses rudes habitants contre les peuplades rivales, contre les envahisseurs venus du Nord ou du Midi, et son rôle apparaîtrait d'importance dans les guerres civiles ou étrangères, comme plus tard dans les luttes épiques de César et des Pompéiens. Mais ce que nous enseignent d'heureuses trouvailles de hasard ou de fouilles, c'est que sur le plateau couvert aujourd'hui de céréales ou d'oliviers se dressait à l'époque de l'indépendance ursonienne plus d'un édifice construit et décoré avec art.

Il n'en faut point chercher les restes dans les ruines qui se sont retrouvées par intervalles au cours des derniers siècles, à droite et à gauche de la *vereda* de Grenade, cette route que

les pas de plus de cent générations, les roues de milliers et de milliers de chars ont lentement gravée dans la roche tendre. Comme de presque toutes les villes d'Espagne qu'ils ont conquises ou colonisées, les Romains ont fait d'Osuna une ville romaine. Ce sont les restes du théâtre romain que le vieil Escacena, d'une main ignorante, saccageait il y a quatre ans, sous prétexte de fouilles sur le cerro de la Quinta, dans le *solar* de Blanquel. Les fondations de la scène et de l'orchestre, qui eussent si bien permis de lire le plan de l'important édifice, furent brutalement brisées et bouleversées, malgré la masse de leurs assises énormes. D'élégants et riches chapiteaux corinthiens, aux feuillages affinés par de savantes applications de stuc poli, furent arrachés durement du sol et abandonnés sans soin, sans protection dans les décombres. Cent fragments d'inscriptions curieuses, en particulier des plaques marquant des places réservées ou louées, des monnaies, de menus objets de toute sorte, des débris intéressants de sculpture, même un joli torse d'éphèbe et une élégante tête de femme, furent recueillis en désordre, et emportés on ne sait où.

Puis, au-dessus du théâtre, c'est le grand puits qu'entraînés par une soudaine passion d'archéologie MM. Carlos Perea et Gutierrez Cavallo déblayèrent à grands frais, et non sans succès, puisque, au fond du vaste gouffre hardiment taillé dans le roc jusqu'à plus de quarante mètres, l'eau fraîche et pure s'est retrouvée, attendant que quelque pompe plus perfectionnée sans doute, mais moins ingénieuse peut-être que la machine hydraulique romaine, la rende, abondante et salubre, aux fontaines anémiques d'Osuna ; puisque dans les débris amoncelés au-dessus de l'eau abandonnée se conservaient de précieux marbres : les fragments trop mutilés d'une grande statue d'un Légat des Baléares, le torse d'une belle Vénus, surtout deux têtes colossales, blanches et pures comme au sortir de l'atelier, une Minerve casquée, de bon style classique, puis un homme, peut-être le Légat des Baléares, et, s'il en est ainsi, portrait heureusement idéalisé, dont la vigueur et la simple franchise, aussi bien que le type, rappellent le Doryphore de Polyclète.

Ce sont, enfin, de-ci de-là, sur le bord de la *vereda*, le long

des murs de pierres sèches, des *vallados* piqués d'aloès géants, les silos, les citernes, les réservoirs de toute sorte, que l'avidité de fouilleurs improvisés, en quête de trésors, creusa et dépouilla, sans autre gain que de rares monnaies ou des mottes de terre grasse desséchée où des grains de blé s'enchaînent encore, comme les amandes dans le nougat.

Toutes ces ruines, tous ces débris, dont la destruction ou la dispersion lamentables font regretter si vivement que n'ait pas été tentée une exploration systématique, disent assez quel fut le renouveau d'importance et de richesse que valut à Urso l'établissement de la Colonia Julia Genetiva.

Les Pompéiens s'agitaient dans une convulsion d'agonie sous les coups de César; la guerre civile brûlait autour de Munda ses derniers feux qu'animaient encore le souvenir du Grand Pompée et la molle défense de ses fils. Les Osuniens firent cause commune avec Gnaeus; une troupe de leurs soldats se laissa enfermer avec les défenseurs d'Ategua, et quand tomba cette ville héroïque, Osuna n'en resta pas moins fidèle au vaincu qui lui promit quelques cohortes de secours. Vaine sauvegarde! Après la défaite de Munda vint certainement celle d'Urso. C'est en vain que Gnaeus tenta la résistance: « La situation de cette ville, dit le chroniqueur de la guerre hispanique, et ses nombreuses fortifications en rendaient le siège malaisé. En outre, il n'y avait de l'eau que dans la ville de Munda; il eût été impossible d'en trouver à huit milles à la ronde. Il fallait chercher à plus de six milles les matériaux nécessaires pour construire les tours et les terrasses. Pompée, pour en rendre l'attaque plus pénible, avait fait couper et porter dans la place tout le bois des environs. Nos gens étaient forcés de tout faire venir de Munda, dont ils s'étaient emparés récemment. » Néanmoins, la ville fut prise ou se rendit. Mais sans doute sa défense avait montré à César l'importance stratégique de la place, car, sans lui tenir rigueur, il décida d'y établir la colonie dont il fut le parrain.

Si les vétérans ne s'installèrent qu'après sa mort, du moins le dictateur donna-t-il lui-même sa loi à l'établissement nouveau, et cette loi, par une heureuse fortune, s'est en grande

partie retrouvée. Les tables de bronze sur lesquelles la charte de Genetiva fut gravée sont un des plus illustres monuments de l'épigraphie et du droit romain.

« En 1608, raconte D. Antonio García de Cordoba, un Osunien labourant ses terres au lieu dit *la boca del Sabinal*, à une demi-lieue de la ville, découvrit un trou dans lequel il y avait une petite construction en briques, et là dedans une plaque de bronze où étaient gravés divers règlements donnés à la cité par le Sénat et le Peuple Romain, en langue latine. » Ce premier bronze d'Osuna est à jamais perdu. A n'en pas douter, il contenait le préambule de la Loi de la Colonie, puisqu'il y était question du Sénat et du Peuple.

Deux cent soixante-trois ans plus tard, en 1871, un laboureur découvrit par hasard trois tables portant des articles de la même loi, à partir de l'article XCI. En 1872, l'illustre D. Manuel de Berlanga en eut connaissance et en reconnut la grande valeur historique; en 1873, elles allaient rejoindre dans le riche musée des marquis de Casa-Loring les non moins célèbres tables de Malaga, Salpensa et Bonanza.

En 1875, nouvelle découverte; deux autres bronzes, contenant les articles LXI à LXXXII de la loi étaient déterrés dans le *garrotal* de Postigo, à l'angle même de la *vereda* de Grenade et du chemin de San-José. L'année suivante elles étaient achetées par le Musée archéologique de Madrid, où les rejoignaient bientôt les tables de la collection Casa-Loring.

\*  
\* \*

Ouvrons ici une assez longue parenthèse. Ces derniers bronzes auraient pu prendre la direction du Louvre. Par maladresse, par incurie, ceux qui avaient alors mission d'enrichir nos collections nationales ont laissé échapper l'occasion d'une précieuse conquête. Ceux qui furent mêlés à cette affaire sont morts, et quelques documents du dossier que j'ai pu copier sont trop instructifs pour que j'hésite à les faire connaître.

Voici comment M. Giraud a raconté l'histoire : « Le bénéficiaire de la découverte est un marchand d'antiquités fort

intelligent, fort avisé de la ville même d'Osuna, M. Francisco Martin Ocaña, qui demanda un prix très élevé de sa trouvaille au riche et généreux acquéreur des deux premiers bronzes, le marquis de Loring... Le marquis de Loring ne voulant pas céder aux exigences de M. Ocaña, ce dernier offrit au gouvernement français l'achat des bronzes nouveaux. M. Wallon, qui tenait alors le portefeuille de l'Instruction publique, s'empressa de nommer une commission chargée de vérifier l'importance et d'assurer l'exécution d'un marché qui se couvrait d'un certain mystère. La commission constituée le 21 août 1875 fut d'avis d'acquiescer, s'il se pouvait, pour notre Musée un aussi précieux débris d'antiquité ; mais comme de raison elle conseilla au ministre d'agir avec prudence dans cette négociation, et d'envoyer sur les lieux un agent habile, chargé d'examiner les bronzes et d'en ménager l'achat, avec l'assistance de notre légation en Espagne.

» Cette mission délicate fut très bien remplie par un jeune élève de nos écoles publiques, qui fit le voyage d'Osuna, vit les bronzes de ses yeux, en constata l'authenticité, en copia même quelques lignes, mais ne put décider M. Ocaña à s'en dessaisir au prix offert par le gouvernement français. Ainsi que nous l'avions pressenti dans la commission, la France ne fut pas la seule à recevoir les propositions qui avaient ému notre zèle. L'Allemagne aussi fut provoquée à cette acquisition, mais elle ne réussit pas mieux que nous à triompher de l'hésitation et des exigences de M. Ocaña.

» Heureusement pour l'Espagne, ces négociations prolongées avaient donné l'éveil au gouvernement du roi Alphonse qui crut la dignité espagnole engagée dans la question, et qui, enchérisant avec décision sur les offres étrangères, obtint, au prix de 30,000 pesetas, l'abandon de l'antiquaire d'Osuna. »

Certes, c'était une idée malheureuse de convoquer cette commission ; il faut, en des occurrences semblables, mettre le moins de monde possible dans le secret, agir, décider vite. Mais passons. Les mœurs administratives, hélas ! n'ont pas beaucoup changé sur ce point.

Ceci est plus grave. Voici la lettre qui partait du Louvre le

14 juin 1875, en réponse à une lettre de Francisco Martin Ocaña, datée du 7 :

*Direction des Musées nationaux, Palais du Louvre.*

« Monsieur,

» J'ai reçu la lettre en date du 7 de ce mois, par laquelle vous m'informez que vous seriez disposé à céder au Musée des Antiques du Louvre deux tables de bronze trouvées à Ossuna et qui vous appartiennent. Je vous remercie de cette ouverture et je viens vous demander, pour y donner suite, si vous pourriez envoyer à Paris les deux objets dont il s'agit, afin que je puisse les examiner. Vous voudrez bien aussi me faire savoir le prix que vous en désirez.

» Recevez, etc.

» Signé : F. RAVAISSON-MOLLIEN, Conservateur  
des Antiques au Musée du Louvre. »

Envoyer à Paris les deux objets! voilà bien l'idée néfaste dont tant d'expériences fâcheuses n'ont pu guérir quelques-uns de nos conservateurs de musées!

Nouvelle lettre à la date du 28 août. Celle-ci émane du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes; elle est signée : Pour le ministre : Le secrétaire général, JOURDAIN. En assez mauvais castillan, mais en castillan — cela mérite louange — le secrétaire général informe qu'il *reçoit seulement à cette date la lettre adressée en juin au directeur du Musée du Louvre*; il demande des détails sur la mesure des objets, leur état de conservation, le nombre de lignes d'écriture, et s'informe du prix demandé; enfin il annonce que « *el señor frances Graux* », récemment envoyé en Espagne, doit aller à Osuna pour examiner les deux *lapidas (sic)* et faire un rapport, et qu'ensuite... etc., etc.

Trois jours après, 21 août, lettre autographe du Conservateur des Antiques, disant que le Louvre n'ayant pas de crédit suffisant, le ministre fait chercher les moyens de suppléer à cette

insuffisance en combinant les ressources de notre Musée avec celles d'un autre établissement public et demandant un second exemplaire de l'empreinte, ou bien une photographie.

On pense peut-être que déjà le *monsieur français* était en campagne... Charles Graux, philologue et fureteur de manuscrits, avait sans doute d'autres soucis. Assurément, puisque Giraud l'affirme, il alla à Osuna; ce ne fut, dans tous les cas, qu'à la fin de novembre, car voici la traduction de la lettre écrite par lui à Ocaña, de Salamanque, le 14 décembre 1875.

« Cher Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui la réponse de M. le ministre de l'Instruction publique à la lettre que vous m'avez remise pour lui *il y a trois semaines*. Il ne veut pas payer vos bronzes 5,000 douros. Vingt mille francs (français), si vous voulez, mais pas un centime de plus.

» Le ministre ajoute que vous lui fassiez part de votre décision immédiatement, c'est-à-dire, en langage humain, *le plus promptement possible*. J'espère que vous voudrez bien me répondre, comme je vous ai répondu, dans trois semaines au plus tard.

» Comme je n'ai pas reçu encore de nouvelles de ma mission en Espagne, je soupçonne maintenant qu'on va me rappeler à Paris pour le 15 du mois prochain. »

Et voilà terminée la mission osunienne de Charles Graux ! Je me contenterai maintenant d'analyser sans commentaire la correspondance d'Ocaña avec Ernest Curtius, personnage officiel, et Emil Hubner, officieux, écrivant au nom de l'Allemagne.

1° E. Curtius, Director del Anticuario de los reales Museos, à D. Francisco Martin Ocaña (en espagnol). — Berlin, 15 juin 1875.

« Le musée de Berlin ne recueille pas les inscriptions. Pourtant il veut bien entrer en pourparlers au sujet des deux tables de bronze qu'on lui offre. Mais il faut d'abord en apprécier la valeur et pour cela en connaître le contenu. Le moyen le plus simple est d'exécuter un estampage (selon le procédé qui est minutieusement décrit). En attendant ce calque, et pour gagner du temps, Ocaña est prié de faire connaître son prix. »

2° Du même au même, 30 juin.

« L'estampage d'une des colonnes du texte est arrivé. Il résulte du texte que vos tables font partie de la loi municipale de la colonie romaine d'Osuna, loi donnée par César, déjà connue par les trois tables qui, des mains de D. Francisco Caballero Infante, de Séville, sont passées à celles du marquis de Casa-Loring à Malaga. Les plaques de cette loi étaient divisées en cinq colonnes, de sorte qu'à chacune de vos plaques il en manque probablement deux. La loi entière, selon un calcul approximatif, doit avoir occupé dix tables à cinq colonnes. Les marquis de Casa-Loring possédant, semble-t-il, la septième entière et les deux tiers de la neuvième, les vôtres, si elles se suivent, doivent être la cinquième et la sixième, moins la dernière colonne de chacune. Les quatre premières n'ont pas apparu encore, non plus que la huitième, une partie de la neuvième et la dixième. »

Il est donc clair que les plaques d'Ocaña ne sont qu'un petit fragment du monument qui, s'il était entier, serait certainement plus important.

Cependant le Musée est disposé à acheter, et s'entendre sur le prix sera facile. Mais comme il s'agit d'une somme considérable, il faut s'adresser à divers personnages, au Kronprinz, protecteur du musée, et peut-être même à l'Empereur. A 20,000 francs, l'affaire irait vite. D'ailleurs — ici il faut citer textuellement — *« me alegro de poder asegurarle que, en consideracion de la fina atencion de Ud. en ofrecer unos monumentos de su propiedad particular a este museo, el Sr. Ministro, cuando terminado felizmente el negocio, tendra gusto en ossequiarle proponiendo a Ud. al Emperador para la condecoracion correspondiente de una de las reales ordenes. »* Enfin, pour mieux faire connaître le monument, prière d'envoyer un calque des cinq colonnes. « Le premier est parfaitement venu, mais, en le pliant, il faut avoir soin que le pli ne tombe pas au milieu d'une ligne d'écriture, mais plutôt dans le vide laissé entre deux lignes. » Qu'Ocaña ne s'effraye pas du prix de l'estampage, ni du volume du paquet à envoyer à Berlin ; pour faire face à ces frais, voici un billet de vingt francs. Surtout que « l'encuadernador à qui

l'on s'adressera de préférence pour l'estampage se serve bien de la brosse et n'ait pas peur de percer un peu le papier, cela n'étant pas nuisible. » On envoie d'ailleurs un rouleau de papier pour l'estampage, avec l'enveloppe qui pourra servir pour le retour à Berlin.

Bien entendu, enfin, on ne publiera pas un seul mot du texte avant que l'affaire ne soit conclue.

3° E. Hubner au même, 16 décembre.

Hubner répond à Ocaña, qui s'inquiète, que l'affaire n'est pas terminée. Lui-même, Curtius, Mommsen insistent; mais la direction du Musée résiste, les fonds de ce Musée n'étant point destinés à des acquisitions de ce genre, et la loi d'Osuna étant incomplète. Cependant on réussira, car le moment est favorable. « Je connais parfaitement les chefs du Musée Britannique à Londres, et je suis persuadé qu'ils n'achèteront pas vos bronzes. Les Anglais ne veulent pas dépenser leur argent à des inscriptions latines qu'ils n'entendent guère; ils n'achètent que des œuvres de l'art grec, statues, etc. Et, en France, si même on le voulait, on ne pourrait les acheter faute d'argent; de plus, la plus grande partie de la loi est déjà publiée en allemand. Croyez-vous que les Français voudraient se mettre à notre remorque, nous leurs ennemis? Je ne le crois pas. » Son gouvernement n'aura pas de concurrent sérieux. Il sera donc profitable à Ocaña de conclure avec ce gouvernement pour le cas où de nouveaux monuments de cette espèce seraient découverts, ce qui est fort possible. De toute manière, il faut profiter de l'occasion; s'il fixe un prix trop élevé, plus d'espoir d'achat pour ces tables ni pour les futures.

4° Du même au même, 8 mars 1876. (En réponse à une lettre d'Ocaña du 30 janvier.)

Hubner a tardé à répondre parce qu'il a fallu beaucoup travailler pour vaincre les obstacles opposés à une acquisition qu'il désire si vivement, ainsi que Mommsen et Curtius. L'opposition vient du Directeur général des Musées, comte de Usedon. Mais la conclusion est proche; il ne manque que

l'approbation de l'Empereur. Il est heureux de pouvoir écrire que dans quelques semaines les propositions d'Ocaña seront officiellement acceptées.

5° Du même au même, 30 juin 1876. (Réponse à une lettre du 20 mai.)

Maintenant tous les obstacles sont vaincus. On a obtenu un ordre impérial autorisant le ministre à acheter les bronzes au prix fixé par Ocaña. Sous peu arrivera l'avis officiel pour la cession des documents, et le paiement. Hubner remercie très vivement Ocaña « au nom de la science, pour sa discrétion et la fermeté avec laquelle il a maintenu son offre libérale et désintéressée. Il va sans dire qu'il faut encore garder une discrétion nécessaire, pour ne soulever ni jalousie, ni difficulté quelconque ».

Le roi Alphonse XII ravit inopinément la victoire que Berlin emportait sur Paris. Si l'enjeu était d'importance, on en jugera en lisant le texte de la loi d'Osuna et les savants commentaires tant français qu'allemands qu'elle a suscités depuis plus de trente ans.

\*  
\* \* \*

Les tables d'Osuna sont un monument unique; elles laissent bien loin derrière elles les documents analogues de Malaga et de Salpensa, qui sont d'ailleurs d'époque postérieure. Si elles étaient complètes, elles nous montreraient dans ses plus menus détails la constitution et l'administration civile et religieuse d'une de ces colonies militaires que les Romains établissaient en pays conquis pour être les citadelles avancées et toutes-puissantes de leur domination.

Toute mutilée qu'elle nous est parvenue, la loi est encore bien instructive. Nous y voyons apparaître le Sénat colonial des décurions, qui doivent être domiciliés à Urso, et choisis parmi les plus dignes, sous le contrôle des duumvirs. Ce sont eux en revanche qui surveillent les duumvirs s'il s'agit d'envoyer une ambassade. Ils ont seuls le droit de nommer un

sénateur romain ou un fils de sénateur *Patron* de la colonie, mais il faut que celui-ci réunisse les trois quarts de leurs suffrages. En récompense, ils ont le privilège de sièges réservés aux jeux publics, aux jeux scéniques, et d'y recevoir parmi eux les magistrats ou les représentants des magistrats du peuple romain, juges, sénateurs, fils de sénateurs, le *praefectus fabrum*, le Gouverneur de la Bétique. Voici maintenant les magistrats municipaux, entourés de leurs officiers et serviteurs de toute espèce; voici le *Praefectus coloniae*, les duumvirs, chacun avec ses deux licteurs, son ordonnance, ses deux secrétaires, ses deux huissiers, son expéditionnaire, son crieur public, ses aruspices, son trompette; et voici les édiles, assistés chacun de quatre esclaves publics, d'un crieur, d'un aruspice et d'un trompette. Les duumvirs et les édiles sont revêtus de la robe prétexte, comme les magistrats romains, tandis que leurs esclaves, par exemple, ne portent que le *limus*, jupon bordé de pourpre; ils brûlent des torches de cire.

Les privilèges des édiles et des duumvirs sont grands, en première ligne, l'exemption de service militaire, à moins de *tumulte* italien ou gaulois. Nous ne savons pas au juste quels sont les produits de leurs charges, mais nous connaissons ceux de leurs officiers et serviteurs. Les scribes des duumvirs touchent chacun 1,200 sesterces, leur aruspice en gagne 500, et celui de l'édile 100 seulement. Les huissiers reçoivent 400 sesterces, le crieur 300, ainsi que le copiste et le trompette.

A ces avantages correspondent des devoirs, et minutieusement est réglée la comptabilité de chacun et la reddition de ses comptes.

L'un des plus impérieux soucis de ces magistrats et de ces fonctionnaires, c'est le culte religieux de la colonie, et nul autre texte, avant celui d'Osuna, ne nous avait instruits sur cet important sujet. Comme la religion faisait véritablement partie de la politique romaine, c'est le Sénat colonial qui surveille le culte public. Dans les dix jours qui suivent leur entrée en charge, les duumvirs doivent déclarer aux décurions le nombre et la date des jours de fêtes, la nature des cérémonies et des sacrifices, et les décurions ratifier ces propositions par décret.

De même est réglé le budget du culte, en sont fixés les revenus et les ressources, les frais et les dépenses. Ces règlements financiers sont des plus méticuleux, non moins que ceux qui s'appliquent aux prestations munifiques, à la célébration des jeux publics, complément indispensable ou, pour mieux dire, partie essentielle du culte, jeux scéniques, *triduum* en l'honneur de Jupiter, Junon et Minerve, jeux au cirque et jeux au forum de Vénus. Les lourdes charges de ces fêtes incombent en partie aux magistrats génétivains, en partie au trésor colonial. D'ailleurs, le culte est exercé par un collège de pontifes et un collège d'augures qui durent être choisis, à l'origine, par César, et, par privilège, exempts du service militaire et des charges publiques ainsi que leurs enfants, honorés de la robe prétexte et d'une place réservée aux jeux publics, au milieu des décurions. De ces pontifes et de ces augures, naturellement, sont aussi déterminés les droits, les devoirs et les privilèges.

Aux règlements religieux encore, aussi bien qu'aux civils, se rapportent les règlements relatifs au respect des limites de la colonie, *limites, decumani, fossae limitales*, l'interdiction de labourer, de creuser des fossés, de clore ou de construire des bâtiments, d'enterrer ou de brûler un mort, d'élever un tombeau *qua aratro circumductum est*, sous peine d'une amende de 5,000 sesterces, et, pour apaiser les mânes, d'une expiation convenable.

Sans doute, toute la constitution coloniale était étudiée dans la loi avec le même luxe précis de détails. Nous n'avons conservé par malheur que des règlements épars sur la police de la ville et des champs, en ce qui concerne, par exemple, les constructions et les démolitions d'édifices, en particulier d'édifices dangereux, comme les fabriques de tuiles, redoutables foyers d'incendie, sur l'établissement des rues et des routes, des fossés et des égouts, sur l'entretien des rivières, ruisseaux, fontaines, étangs ou marais, et des canaux et aqueducs.

Mais le droit lui-même, le droit civil en particulier, tenait encore plus de place dans ce véritable code, et certains chapitres renseignent heureusement les juristes sur l'état des per-

sonnes, sur la situation des biens acquis et possédés par les colons, sur les prêts d'argent et les dettes.

Il ne manque même pas à la loi des prescriptions qui font sourire, soulevant un coin de voile sur des mœurs qu'on pourrait croire moins antiques. C'est ainsi que l'on a cru nécessaire de bien établir que tout le monde, même les magistrats et fonctionnaires, même les femmes des colons, doit obéir aux lois et décrets. Il a paru bon de recommander aux décurions de s'abstenir de voter des décrets *rémunérateurs* ou *favorables à la brigade*; qu'ils ne donnent pas, qu'ils ne promettent pas d'argent, pas même pour élever une statue; que tout candidat, *petitor kandidatus*, s'abstienne de faire des largesses, et d'offrir des banquets électoraux.

Tous ces chapitres, si pleins par eux-mêmes d'enseignements qu'on ne trouve que là, qui nous initient à la vie d'une importante cité ibéro-romaine, à une époque précisément datée, et démontent devant nous un admirable instrument de la domination et de la puissance romaine, ces chapitres aussi suggèrent les plus intéressants rapprochements avec la vieille constitution de Rome, avec les antiques lois conservées ou modifiées au cours des âges, et dont se retrouve ici plus d'un écho proche ou lointain.

D'autant plus fâcheuse fut donc la mollesse de ceux qui eussent pu si facilement acquérir les bronzes d'Osuna pour notre Louvre, alors qu'Ocaña, préférant les francs aux pesetas, simulait la fièvre pour éviter la visite et les offres de Juan de Dios de la Rada, envoyé officiel du gouvernement espagnol.

\* \* \*

C'est avec un sentiment de tristesse que le promeneur s'arrache à ces souvenirs de la grandeur romaine, et, quittant le sol d'où furent exhumées les tables de bronze, suit la *vereda* de Grenade pour gagner la nécropole voisine.

Les chambres funéraires, taillées en pleine roche calcaire, où de longues générations d'Osuniens reposèrent dans l'ombre sainte, sont violées depuis des siècles. Fr. Fernando de Val-

divia, dans sa *Vida de San Arcadio Osunense* (1711), dit qu'il a visité les *cuevas*, déjà bien connues avant lui, et décrit les hypogées romains : « Les Romains faisaient aussi de somptueux sépulcres, et ils ne les construisaient pas de toutes pièces, mais ils les creusaient dans la roche vive. Il en subsiste un si singulier que, comme l'affirme le D<sup>r</sup> Rodrigo Caro, c'est une des choses les plus notables qui se puissent voir dans toute l'Espagne. Et moi, ayant lu cela dans cet auteur, je fus le visiter, et le trouvai tel que l'observa curieusement le susdit docteur, lequel, se plaignant beaucoup de notre négligence, écrit en ces propres termes : Ce sépulcre n'est pas plus estimé que beaucoup d'autres qui se trouvent aussi là, et qui servent de bauge à des animaux immondes. Mais il est intact, tel que l'ont disposé les premiers possesseurs... » Rien n'est changé depuis le D<sup>r</sup> Caro. Les *cuevas*, ouvertes à tous les vents, leurs entrées même brutalement élargies et déformées, ont perdu jusqu'à l'aspect de tombes, et celui qui pénètre en se courbant dans les grottes sombres risque beaucoup d'être accueilli par les grognements maussades de ces bêtes immondes, vautreées en une béate obscurité de bauge fraîche.

Ce furent pourtant de somptueux panthéons, comme disent les Espagnols, disposés et ornés avec art. L'un d'eux subsiste encore, moins accessible aux bandes de pores puants, et souvent je m'y glissai dans l'ombre, fuyant l'ardeur des midis, pour suivre sur les voûtes polies de la vaste salle centrale et des cabinets adjacents les restes d'une peinture assez bien conservée par endroits. Rien n'est très original dans l'agencement des traits qui soulignent les arcs et les retombées des voûtes, ou qui sertissent des cadres, des panneaux et des écoinçons, rien non plus dans les motifs, où l'on remarque surtout des paons et d'autres oiseaux, tous d'un dessin assez incorrect, mais relevés de tons francs et simples, le rouge, le jaune, le brun et le blanc, sur un vigoureux fond jaune. Quant aux sépultures, il n'en reste plus que des traces confuses; mais il n'est point douteux que les corps étaient déposés sans orientation précise dans des fosses taillées en pleine pierre, arrondies aux deux bouts et plus larges du côté de la tête et

des épaules que du côté des pieds. Une cueva explorée vers 1560, était par exception un véritable colombarium, car dans le mur du vestibule se voyaient des niches semblables à celles « qu'on trouve dans les fermes pour placer les cruches ».

Nombre de ces caveaux furent creusés sans aucun doute en des temps très reculés par les premiers habitants, puisque l'on y retrouve au dire de la chronique des objets de style ibérique, par exemple un fragment de tête de taureau sculpté en pierre blanche. L'animal cherchait à introduire sa langue dans une de ses narines. On peut aussi citer cette statue de pierre, si nettement apparentée aux *Santos* du *Cerro* fameux, « tenant de la main droite repliée sur la poitrine une sorte de vase à pied, tandis que la main gauche était posée contre la tête derrière l'oreille, œuvre de facture grossière, dit un témoin, et dont l'ensemble était *monstruoso en su configuración* ». Mais les découvertes de nombreuses épitaphes latines ont surtout révélé des sépultures romaines, et les croix gravées sur le roc qui signalent plus d'une entrée de grotte funéraire enseignent que la nécropole ne fut pas abandonnée, loin de là, à l'époque chrétienne.

La visite des cuevas n'a plus qu'un attrait de tourisme, et n'émeut que par le mystère des rites à jamais oubliés qui ensevelirent tant de générations diverses, par la mélancolie des tombes violées, des ossements et des cendres dispersés. Mais qu'il est doux, à l'aurore, de monter sur la colline funéraire, où les premiers rayons du levant se jouent dans le feuillage luisant des oliviers ! A nos pieds les vergers étendent dans la pénombre nette le moutonnement des arbres sombres, et plus loin, jusqu'à Ecija, jusqu'à Agudulce, la plaine nue se vallonne en teintes plus claires, tandis qu'à l'horizon le soleil qui se lève caresse brutalement déjà les rocs sauvages d'Estepa, repères toujours très aimés des bandits. L'astre monte, monte rapide; ses feux éclatent dans les champs, sur les vergers, sur les plaines, sur les montagnes, dans tout le ciel qui flambe. C'est, aux premières heures comme au milieu du jour, le rayonnement qui éblouit et brûle, l'incendie du sol et l'incendie de l'air. Dans chaque frondaison d'olivier

sonore bruit un grincement de cigale; de noirs bousiers bourdonnent, volant lourdement par centaines à leurs boules immondes; et tandis que les moucheron et les éphémères par milliers tourbillonnent leurs danses éperdues dans la lumière, les martinets qui passent et repassent en noirs éclairs dans le mouchettement de leur nuée tremblante, les happent avec des cris aigus. Cependant, à travers la campagne stridente, seuls habitants humains de ces solitudes, les petits bergers à peau brune de Maures, dans un accoutrement sommaire et pittoresque d'enfants prodigues, guident à leur maigre pâture des hordes demi-sauvages de petits cochons roux.



Or, dans ces lieux déserts, où s'est abattue pour toujours la paix heureuse des champs, se livrait il y a plus de deux mille ans une rude bataille autour d'une forteresse ibérique.

Les fouilles où M. Engel et moi retrouvâmes en 1904 les ruines de la muraille, des tours et des bastions, et tous les formels témoignages de l'attaque et de la défense, du combat à armes blanches et à mitraille, de l'assaut et de l'incendie, n'ont par malheur fourni que de rares et vagues renseignements sur la date des événements dont le garrotal fut le théâtre. L'histoire nous dit avec précision qu'Urso fut longtemps attachée au parti des Pompéiens; nous l'avons vue, au lendemain de Munda, soutenir l'effort de César vainqueur. César la prit cependant, cela ne fait aucun doute, et l'on sait qu'il ne la dompta qu'après une résistance désespérée, dont on peut songer que nous avons remis au jour les témoignages. Mais il serait imprudent de l'affirmer, devant ce fait inattendu que des balles de fronde, portant en grand nombre la marque de Gnaeus Pompeius, se sont trouvées en avant des murailles, ayant servi plus vraisemblablement à les attaquer qu'à les défendre. Faut-il donc supposer que le fils du Grand Pompée, lorsqu'il vint en Bétique suivre la fortune de son père, dut s'emparer d'Urso qui ne lui tint pas plus de rancune qu'elle n'en tint plus tard à César ?

Quoi qu'il en soit, vaincus et vainqueurs, les soldats indigènes, ceux de Gnaeus, ceux de César, semèrent de leurs armes les champs où périt la liberté de la ville. Gros boulets de pierre, dont certains ont jusqu'à 70 centimètres de tour, pierres roulées aux lits des torrents, servant au jet des frondes; balles de plomb, grosses comme des œufs, ou coulées en forme d'amandes, d'olives, de simples ou de doubles cônes, arrondies ou bien à triple ou quadruple face plate, à culot plat ou creux ou à ailette, les unes lisses et sans aucun signe, les autres, plus rares, marquées en relief au nom de l'Imperator Gnaeus Pompeius, fils de Pompée le Grand, les autres portant des lettres romaines, des lettres ibériques ou de simples signes: voilà toute une artillerie simple d'ordinaire, ou déjà savante, où s'exerça la sagacité de véritables maîtres en balistique. De longs siècles avant la gloire de « la petite balle » les frondeurs qui se battirent pour la conquête ou la défense d'Osuna connurent l'effet des projectiles coniques à culot creux ou plat, dont les spécimens, assez rares d'ailleurs, sont les plus importants de la collection que nous avons rapportée au Louvre. La chose est-elle pour nous surprendre, quand les anciens ont célébré la virtuosité des frondeurs baléares, quand on peut être témoin, tous les jours encore, des exploits des frondeurs d'Osuna? Il n'est pas un Osunien qui n'ait dans sa jeunesse appris à confectionner une fronde en fils d'aloès; les ouvriers employés à nos fouilles se plaisaient à lutter d'adresse, et du haut de notre poste élevé, les mêmes cailloux qui jadis battirent en brèche le bastion, vibrèrent à nouveau dans le bleu sonore. Les jeunes porchers poussant leurs cochons au gagnage, ramènent les égarés d'une pierre lointaine, et l'on raconte les prouesses, dignes des plus fameux trappeurs, des bergers qui cinglent à leur gré, à plus de cent mètres de distance, la corne droite ou gauche d'un bœuf écarté du troupeau. Même il est une fête populaire où deux bandes de champions renommés pour leur dextérité se mitraillent à coups d'oranges, et le jeu souvent comique, pour n'avoir pas le danger des batailles à coups de *bellotas* de pierre ou de plomb, n'est pas toujours inoffensif.

Les balles de frondes portent presque toujours les traces de la bataille; doublées, tordues, écrasées, aplaties, éraillées par les chocs, fondues au feu de l'incendie qui dévora la forteresse et les machines de siège, la plupart sont hors d'usage. C'est aussi le cas, par malheur, des autres armes que nous avons recueillies à Osuna. Celles-là même, étant de fer, ont subi par surcroît les ravages de l'oxydation, et tous les accidents chimiques. Elles ne sont plus, ibériques ou romaines, que de la poussière d'épées, de poignards, de javelots, de tridents, de massues, d'épieux, de harpons, de piques, de lances ou de flèches. Mais telle qu'elle est, la collection est précieuse, car pour beaucoup ces engins sont nouveaux.

Par exemple, à Carche, près de Jumilla, Cean-Bermudez a signalé la découverte, faite en 1774, d'*armas arrojadizas semejantes al dardo con tres puntas afiladas*; c'étaient sans doute des tridents du genre de ceux d'Osuna; mais je n'ai pas souvenir qu'on ait trouvé hors d'Espagne, même hors de nos fouilles, ces *javelots à crochet, tout en fer*, particuliers selon Diodore aux Lusitaniens. A peine ai-je pu trouver mention de piques analogues aux nôtres dans les fouilles du R. P. Delattre à Sainte-Monique de Carthage, et nulle part il n'est question, à ma connaissance, des lourdes masses d'armes dont il nous est parvenu quelques têtes et des débris de hastes. Parmi les fers de lances, parmi les fers de flèches, que de modèles ingénieux et nouveaux, quelle variété de formes, de mesures, de barbelures! Par suite, que de leçons inattendues sur l'armement des guerriers qui dans l'héroïque Ategua, dans les champs désolés de Munda, autour de la sauvage Urso, heurtèrent, au hasard de leur fidélité pompéienne ou césarienne, leurs cohortes fraternelles.

Une arme, cependant, manque à la collection du Louvre, et c'est celle qu'avant toutes les autres on eût aimé à recueillir, le glaive recourbé des Ibères, celui dont les nécropoles du Sud-Est ont livré souvent de si beaux modèles, celui que nombre de monuments figurés aussi nous font connaître, l'*ensis falcata*, l'épée en faux, très semblable à la *copis* hellénique, pour mieux dire et pour tout dire, le sabre du type d'Almedinilla.

Est-ce que par hasard vers l'an 45, date de la bataille de Munda, le sabre courbe aurait cessé d'être en usage dans les troupes espagnoles? Je le croirais pour ma part, car il nous apparaît dans les tombeaux et sur les monuments figurés, à Osuna même, comme très antique.

\*  
\* \*

Le fort qu'attaquèrent ou défendirent ces armes fut, il me semble, une construction rapidement élevée contre un péril soudain. Nos fouilles de 1903 n'en ont retrouvé que la base, sur une longueur de 95 mètres, sous 3 à 4 mètres de décombres. C'est une muraille dressée en faible talus, arrondissant sa convexité vers l'Est, d'où saillaient largement les ventres de cinq grosses tours rondes. Solidement planté sur le roc d'une carrière, le talus n'est qu'un rapide bâtis de moellons irréguliers, contrebutant pour la soutenir une levée de terre et de pierraille. Mais ce n'est là que l'escarpe de la forteresse. Sur ce soubassement s'élevait, selon une probable hypothèse, un mur plus régulier, en plus gros appareil, dont l'écroulement a semé de blocs équarris et de pierres de taille la pente de la colline qu'il couronnait.

Par ce haut ouvrage avancé, dont les bastions à demi ruinés se voient encore du fond de la plaine, même de la lointaine Aguadulce, tranchant de leur ligne claire le gris jaunâtre du sol et le vert grisâtre des oliviers, la ville semblait formidablement défendue contre les agresseurs de l'Est. Mais la construction improvisée portait sans doute en elle des germes de ruine. Elle fut établie trop vite avec des matériaux de fortune. D'autres édifices de la cité, ruinés déjà, selon toute apparence, par le temps ou l'incurie, fournirent leurs antiques pierres inutiles, sommairement retaillées ou simplement brisées à l'approximative mesure des vides à garnir. C'était la fâcheuse nécessité d'une heure anxieuse, l'expédient hâtif contre de soudaines menaces.

Mais cet expédient même, qui ne suffit pas à sauver Osuna de l'assaut, lui vaut après des siècles une gloire non moins

durable que la gloire des armes, car tous ces débris, désordonnément encastrés dans l'éphémère forteresse, sont un trésor pour les archéologues. Ils permettent d'écrire un très intéressant et nouveau chapitre de l'histoire de l'art pré-romain dans la Bétique.

Rendons justice à qui la mérite. Le premier, le véritable auteur de la découverte est un modeste artisan d'Osuna. Fernando Guisado Gomez. A la fois très intelligent et très borné, très astucieux et très naïf, très souple et très entêté, très sobre ou très ami de l'aguardiente, très actif et très paresseux, Fernando avait entendu parler des tables de bronze qui enrichirent Ocaña, et aussi du bas-relief de la *Cierva*, de la biche allaitant son faon à l'ombre de quatre cyprès, qui fut rencontré par hasard dans le garrotal de Postigo le zapatero. Dédaigneux des quolibets qui raillaient sa *chifladura*, l'original garçon partait aux moments de chômage, la pioche à l'épaule, quelques olives dans un bissac, et, seul au point culminant du verger, le jour, les nuits de lune, poussait au gré de son instinct, à la façon des lapins et des taupes, quelques galeries serpentant entre les souches, en ruminant des rêves de fortune.

Hélas ! c'est en vain qu'il amassait peu à peu dans son petit musée de bizarres pierres sculptées, un petit cheval, un petit mouton, un *borrego* qui surtout l'enthousiasmait, des bas-reliefs où couraient des soldats en armes, cent objets ou débris rares. Ni les archéologues locaux, — les membres de l'éphémère Société archéologique d'Osuna, — ni les savants mieux qualifiés de Séville, ni les rares voyageurs curieux des choses antiques ne retournaient la tête pour regarder ces monuments inattendus, à plus forte raison n'offraient à Fernando les douros ardemment désirés.

Heureusement (on était en 1902) M. Arthur Engel, qui dans ce pays primitif, à peine éveillé encore à l'étude des civilisations premières, apporta l'ingénieuse vaillance et la féconde activité du premier explorateur de forêts vierges, Arthur Engel vint, vit les pierres de Fernando, les jugea, les acheta. Puis, à l'aide des arguments qui sont les meilleurs en tous pays, il

conquit Fernando, scella avec lui et son compère Postigo une association de fouilles, et acquit pour son propre compte la partie du garrotal où fut plus particulièrement la forteresse. En 1903, le sommet de la colline était éventré par des fouilles méthodiques, et j'étais appelé à seconder les efforts de mon ami, déjà couronnés de succès.

En juin, en août, en septembre 1903, l'été d'Osuna fut rude. Depuis décembre pas une goutte d'eau n'avait mouillé la terre. Sous les oliviers clairsemés du garrotal, à travers le tamis des feuilles grêles le soleil coule sans trêve ses rais de feu; le sol arde, roussi, comme le ciel bleu qui vibre, et quand se tait le crépitement des cigales, tombe de haut et de loin une torpeur mortelle. Nulle fraîcheur d'humidité profonde n'émane des terrassements où la chaleur cruelle pourchasse les piocheurs demi-nus et ruisselants. La pénombre des tranchées reste claire et brûlante. Il faut aux ouvriers qui halettent, pour supporter le travail sous ce ciel redoutable, la force atavique et l'endurance native de la race à demi maure, l'accoutumance au climat brutal, la sobriété des mangeurs de *gazpachos*, l'innommable brouet d'eau, d'huile et de pain écrasé mélangés d'orange et de tomate; il faut le courage de ces braves hommes robustes que ranime un filet d'eau claire tombant à la régalade du bec de la cruche tiède, que soutient et reconforte l'âcre fumée de quelques anémiques *cigarros*. Mais à l'étranger de France, à celui même que préparait pourtant à sa mission le dur labeur des fouilles et des voyages dans l'ardent pays de Grèce ou de Turquie d'Asie, ce fut parfois une vraie souffrance de subir les longues journées caniculaires sur le garrotal embrasé.

Dans ma rustique hutte de genêts, où la chaleur semblait s'amasser et croître dans l'ombre pâle, harcelé de microscopiques moucheron au chatouillement plus énervant que des piqûres, ou bien parmi les hommes qui peinaient, en pleine fournaise du chantier, torturé par l'implacable soleil, que de fois j'eus une nostalgie de source fine glissant au long d'une herbe drue, et le désir d'un coin de pré vert où le repos serait si doux aux heures de la sieste, à l'orée fraîche d'un taillis!

Surtout aux jours moroses, où la terre reste stérile, sourde aux appels du fer qui la sonde, la chaleur accable et abat; le malheureux archéologue traîne nonchalamment son oisiveté lente d'un ouvrier à l'autre, étanchant la sueur de son front sans pensée. Au bord des fosses ouvertes s'entassent paresseusement les pierrailles informes sous l'humus inutile; un désenchantement triste énerve peu à peu la recherche curieuse. Plus lentement les tranchées se creusent sous l'effort engourdi; d'une voix à chaque heure plus lasse le maître s'affaire à stimuler les hommes découragés; tout zèle peu à peu mollit et s'endort, avec toute allégresse, sous l'implacable feu de l'été.

Par bonheur cette épreuve déprimante nous fut d'ordinaire épargnée; peu de journées sans la récompense d'une trouvaille, sans la joie de quelque figure étrange et rare ressuscitant au soleil glorieux de la patrie après un ensevelissement plus de vingt fois séculaire.

Comme de-ci, de-là, des édifices abandonnés de la ville primitive furent apportées à l'œuvre de défense des pierres très diverses, et qu'elles furent insérées au hasard dans les murailles, elles ont été déterrées un peu partout des décombres, et presque toujours notre espérance fut en haleine.

Mais c'est un travail délicat de classer et de dater ces documents épars, de très mystérieuse origine.

Ici se retrouvent les restes d'une massive architecture, qui porte les marques d'un art fort peu savant. Ce sont des colonnes en pierre commune, sans cannelures, sans aucune application de stuc qui les polisse; les fûts étaient coiffés de chapiteaux très vaguement inspirés du dorique, avec le coussinet d'un gros tore arrondi lourdement sous un épais tailloir carré. Il nous est parvenu, sans doute de même origine, les débris d'une corniche ornée simplement d'une torsade au-dessus d'une série d'étroites bandelettes étagées. Peut-être de singuliers protomes de béliers, saillant en gargouilles au sommet du bâtiment, venaient-ils couper la ligne lourde de ce couronnement; peut-être s'alignait en avant de l'édifice une avenue de taureaux dont un nous est conservé presque intact; peut-être, détachés en bas-reliefs sur la façade, à la mode orientale,

d'autres taureaux gardiens des portes s'accroupissaient sous le faix des murailles appuyées sur leurs robustes dos.

J'ai dit à la mode orientale, et c'est bien le souvenir de l'Orient qu'évoque, d'assez loin je l'avoue, la figure de ces animaux debouts ou couchés. Certes, ni le style ni la facture ne les rapprochent soit des taureaux androcéphales des palais assyriens, soit des sphinx ou des béliers des avenues égyptiennes; ils sont d'une forme, d'une convention, d'un art très différents qui ne permet de leur appliquer jusqu'à présent qu'une épithète, celle d'ibériques. On y trouve toute la rudesse ignorante de naïfs tailleurs d'images sans goût, sans observation, sans invention, sans technique, maladroits et contents de peu. Mais, sans parler du rôle qu'ils ont pu jouer, tel de nos taureaux rappelle par son attitude la Vicha de Balazote, ce monstre à tête d'homme du Musée de Madrid dont M. Léon Heuzey a si bien montré l'origine asiatique; la tête de tel autre, par des détails caractéristiques comme celui de son cuir froncé à plis rudes, rappelle les belles têtes de bronze découvertes à Costig, dans l'île de Majorque; la parenté n'est pas douteuse, bien que la cachent à des yeux mal avertis les supériorités d'un art presque classique sur une très archaïque industrie. Or la critique a assez généralement accepté notre thèse que les vaches de Costig eurent leur prototype aux bords lointains de la mer égéenne.

N'est-ce pas d'ailleurs à l'art égéen, mycénien si l'on veut que font aussi songer des pierres où l'on voit sur plusieurs faces une sorte de colonne basse, cannelée, dont la tête s'épanouit en double volute qui rappelle certains chapiteaux ioniques primitifs, et aussi certains bijoux inspirés du palmier, qu'a recueillis Schliemann? Le pied de la colonne est cantonné de deux crosses, et tout cet ornement est encadré à droite et à gauche par des tresses ou torsades de style tout à fait mycénien. L'usage de ces bas-reliefs n'est pas déterminé; on songe à une frise où les torsades verticales auraient tenu le rôle de triglyphes et les colonnes celui de métopes.

L'influence de la Grèce se révèle plus nettement à l'examen de telle corniche décorée d'un rang d'oves, et qu'il faut rap-

procher des chapiteaux ibéro-ioniques trouvés les uns à Elche, les autres au Llano de la Consolacion, et au Cerro de los Santos. C'est aussi le cas d'un intéressant chapiteau corinthien, modifié au goût ibérique, qui provient du théâtre romain d'Osuna, s'étant, on ne sait comme, fourvoyé dans ces ruines, et que nous avons pu nous procurer et donner au Louvre.

Mais ce sont surtout des figures sculptées en bas-relief qui, réunies maintenant dans la petite salle ibérique du Louvre, méritent d'attirer l'attention.

Ces sculptures se divisent en plusieurs séries. A l'une appartient une frise de soldats en bataille. Les uns marchent tout simplement en bel ordre, le glaive, le bouclier hauts; un autre a renversé sur le dos un adversaire. Ici paraît un prisonnier, les mains attachées derrière la taille, là un personnage qu'à sa stature, à son ample et longue tunique on doit prendre pour un chef. L'art, dans cette frise est tristement rudimentaire. Les figures sont taillées carrées et plates, comme dans du bois. Les corps sont courts, lourds, et, qui pis est, d'anatomie moins que sommaire, très incorrecte. C'est l'œuvre d'ouvriers aussi empêchés à voir et imiter la nature qu'à imaginer, très maladroits à manier leurs outils imparfaits.

Mais l'archéologue ne perd rien à cette barbarie de conception et de technique, tant il est intéressé par le type, le costume, l'armement de ces guerriers. Deux seulement ont conservé leur tête, encore que bien mutilée : le front est bas; les cheveux courts sont à ce qu'il semble simplement enserrés dans une étoffe, à la mode un peu des modernes aragonais; le nez est gros et épaté; les lèvres, le menton, un prognathisme accentué font penser au type nègre. Pour uniforme, une tunique verticalement plissée, à manches courtes, serrée à la taille par un lien trois fois enroulé, et arrêtée au-dessus des genoux; des braies collantes peut-être, des souliers en forme de galoches maintenues au pied et à la cheville par de fortes courroies. Pour arme d'attaque un sabre court à poignée droite, pour défense une toute petite rondache capable de couvrir à peine l'épaule, avec un bouton saillant au centre. Cet accou-

trement rappelle les célèbres guerriers lusitaniens du jardin royal d'Ajuda en Portugal.

Un soldat, présenté seul sur un bloc de la frise, a le même bouclier, mais sa tunique est lisse jusqu'à la taille, d'où la jupe tombe à triple volant. C'était peut-être un officier; et celui-ci, dont il ne reste, hélas! que les jambes, au-dessus d'un ennemi renversé, appartenait à une autre armée ou à un autre corps, car le peu qui subsiste de sa tunique montre trois volants dont le plus bas n'a pas de plis; sa jambe droite, et celle-là seule, est protégée par une longue et large cnémide à la grecque.

J'ai dit que ce sont là des soldats en bataille. Mais le mot de bataille est-il bien le plus juste, quoique l'on voie sur la frise un vainqueur et un vaincu, un prisonnier et des uniformes divers? Ne faut-il pas parler plutôt de jeux funèbres et de sacrifices en l'honneur de quelque héros osunien dont nos bas-reliefs ont orné le tombeau monumental? Cette idée naît d'elle-même à considérer une autre figure rattachée très certainement aux premières, et dont la découverte était tout à fait inattendue. Il s'agit d'un véritable *κροβατιστής*, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire d'un acrobate, d'un homme qui marche sur les mains de telle sorte que ses jambes dressées se retournent aux genoux, et que les plantes de ses pieds viennent presque se poser sur le dessus de sa tête. Le *Titiritero*, ainsi le nommèrent d'une voix mes ouvriers, est chaussé comme les fantassins de la frise; sa tête aux cheveux ras est de même type; sa tunique, lisse jusqu'à la taille, est ceinturée comme celle de ces guerriers, et le jupon en est plissé de même. Il est leur contemporain, peut-être leur compagnon. A quel titre aurait-il figuré dans un tableau juxtaposé à celui de ces gens en armes, sinon comme un de ces bateleurs dont les équilibres et les cabrioles égayaient en tous les pays d'épopée les fêtes et les banquets des héros?

Ces figures ont l'originalité grande qu'à notre avis elles ne se rattachent à aucune école d'art connue. Même les statues du Cerro de los Santos n'ont avec elles pour la plupart que le rapport d'une exécution barbare; le style en est très distinct.

C'est ici l'œuvre modeste de provinciaux qui, n'ayant pas beaucoup vu, n'ont pas beaucoup appris, qui paraissent d'ailleurs assez mal doués, et, livrés à eux-mêmes, ne sont guère capables de progrès.

Mais que ces mêmes sculpteurs naïfs se mettent en contact avec de vrais maîtres; qu'ils voient l'exemple et reçoivent la leçon plus ou moins directe de la Grèce, voilà que leur goût s'épure, leur observation se précise, leur imagination s'accroît, leur main devient plus souple et plus légère.

Car, regardons maintenant ces deux soldats, plus jeunes certainement et de race plus affinée, dont les images, taillées aussi en bas-relief, décoraient un autre édifice. Certes on ne peut les donner comme des chefs-d'œuvre, ni même comme belles: que d'ignorance encore de la forme, que d'embarras dans l'attitude, que de maladresse dans le travail de la pierre! Mais en revanche, maintenant, voici quelque soin de variété, quelque souci d'élégance et presque de beauté. L'un marche comme à la parade, l'autre court, le sabre au poing. L'un est vu de dos, l'autre de profil. Ils sont tous les deux de meilleure race que les précédents, car leurs visages ont des traits délicats, le nez long aux narines minces, la bouche toute petite et fine, le menton menu, l'œil bien dessiné et placé avec justesse. Leur armement est plus savant: immense bouclier ovale, peut-être le *long bouclier*, le *θυρεὸς μακρὸς* des Celtibères, bon à protéger tout le corps; sabre à garde fermée façonnée en tête de cheval, à lame courbe de yatagan, le sabre d'Almedinilla; casque où se hérissé au sommet et par derrière un cimier de crins taillés en brosse, et dont le timbre rond et bas se couvre d'une perruque qui flotte et tombe sur le cou en mèches régulières. Point de braies apparemment, ni même de caleçon couvrant les jambes, mais une casaque courte, sans manches, serrée par une ceinture à boucle de métal.

Le grain de la pierre était rude et la surface semée de trous: partout, mais surtout sur le visage, une application habile de stuc a réparé l'épiderme, donnant au grès un poli de marbre, et préparant l'image à recevoir une discrète polychromie. Il reste des traces de rouge sur les casques, où peut-être la cou-

leur simulait une cuirasse à lambrequins, une cuirasse à la grecque, ou simplement cette cuirasse de lin dont Strabon nous dit que les Ibères faisaient grand usage.

Est-ce encore ici la frise d'un hérôon, est-ce la dépouille d'un trophée ou d'un temple? L'essentiel est d'y retrouver les instincts d'un peuple rude encore, s'affinant avec l'âge à l'approche d'étrangers artistes. Et ces étrangers ne peuvent être que les Grecs.

A la Grèce seule peut faire songer la forme et l'ornement des casques à cimier et à crinière; et surtout le contour des yeux, du nez et de la bouche, le modelé presque gracieux des joues et du menton marquent une recherche toute nouvelle de l'élégance, une victoire sur une maladresse de nature, dont vraiment on ne sait à quelle influence rapporter l'honneur, sinon à celle des artistes grecs.

Ce n'est peut-être qu'un éclair : au même monument sans doute appartenaient trois autres guerriers qui ne semblent pas de la même race, bien qu'ils fissent partie du même contingent puisqu'ils sont vêtus de la même casaque courte, portent le même bouclier long, et que l'un d'eux est armé de la *copis*. Mais ils ont la tête nue et les cheveux peignés à plat; deux d'entre eux ont un glaive à poignée courte, sans garde, terminée par deux boules, à lame large en fer de lance très allongé, sans doute le fameux *gladius ibericus*, qu'adopta Rome pour ses légionnaires. Le troisième est un cavalier; il se détache sur une pierre arrondie en forme d'acrotère. Celui-là, comme ses compagnons, n'a rien que de lourd, de grossier, de vraiment et purement ibérique. Il faut, à les étudier, la curiosité intrépide d'un archéologue.

Mais nous retrouvons l'effort heureux sous l'influence féconde. C'était aux tout derniers jours des fouilles; j'avais laissé vierge, pour un dernier coup de partie, un pan de vieux mur apparaissant à peine sous un remblai de plusieurs mètres. Deux bas-reliefs en sortirent, deux blocs angulaires d'une frise, portant chacun deux personnages d'aspect et de type tout nouveaux. Ici s'avance une femme jouant la double flûte, et sur l'autre face un prêtre officiant; là, sur chaque parement

de la pierre, une prêtresse ou une adorante portant devant son sein un calice d'offrande ou de libation.

Le prêtre est en costume de grande cérémonie, longue robe tombant jusqu'aux pieds, grand manteau à camail — la plus ancienne cape espagnole; la flûtiste est tête nue, les cheveux disposés sur le front en mèches et accroche-cœurs symétriques; elle a des boucles d'oreilles, une robe simple, à larges manches et à large ceinture. Les offrantes se signalent par l'ampleur de leurs jupes plus riches, par un grand voile à la vierge, qui ne couvre ni leur visage ni leur front où l'on voit les cheveux peignés avec soin, mais qui, chez l'une tombe jusqu'aux talons, chez l'autre descend jusqu'à la taille, et de là, passant obliquement sous le bras gauche, revient s'étaler sur le ventre et sur le côté droit.

Le style des quatre figures ne nous apprend rien de nouveau. Il est ibérique, et c'est tout dire, car, lorsqu'il s'agit d'œuvres courantes, il apparaît de plus en plus que ce mot est synonyme de barbare, lourd et naïf. Mais, de même que les images de soldats nous ont renseignés sur les costumes et les armements des fantassins et des cavaliers, celles-ci nous montrent des modèles d'antiques costumes religieux, et précisent un rite que quelques statues du Cerro de los Santos nous avaient fait seulement entrevoir. C'est le plus antique tableau d'une de ces processions magnifiques, où, dans les musiques, en oripeaux somptueux, se plut toujours à parader la dévote Andalousie.

Ce qui nous étonne d'ailleurs, c'est la simplicité de toilette de ce prêtre et de ses suivantes. Ces dernières sont les sœurs, par le geste tout au moins, des prêtresses du Cerro, de la Dame d'Elche peut-être; mais le goût exubérant et excessif des primitifs espagnols, que nous ont si abondamment révélé les mitres, les roues d'oreilles, les colliers et les pectoraux, les fibules, s'est à Osuna réduit et tempéré dans une simplicité qui va presque jusqu'à l'indigence. N'avons-nous pas le droit encore de songer à l'influence de la Grèce, qui s'affirme dans cette sobriété toute nouvelle, autant que dans l'emprunt de la double flûte? Mais ne devons-nous pas ajouter, pour jouer

notre rôle d'impartial historien, que ces qualités nouvelles de l'art ibérique sont plutôt absence de défauts?

Un seul fragment, parmi tant d'autres sculptures diverses que je passe sous silence, témoigne vraiment que, si mal douée que fût la race, tel artiste d'Urso put avoir son heure d'inspiration meilleure. Sans doute dans le tympan d'un fronton, on voyait un lion colossal prêt à déchirer un chasseur abattu. Nous avons retrouvé la tête de l'homme et la patte du fauve crispée sur sa nuque. Le chasseur est tombé à plat ventre, et comme son vainqueur l'écrase, il a étendu son bras à terre pour protéger son visage qu'il retourne vers le spectateur. Le bras et la main sont informes; on dirait d'une patte d'animal. Mais la tête est d'un réalisme vigoureux que rien ne permettait d'attendre. Le malheureux a des cheveux crépus, le front bas, le nez épaté, les pommettes saillantes, la mâchoire proéminente d'un nègre. Mais sa bouche, contractée peut-être et les coins baissés par la douleur et la crainte, n'est pas lippue; les yeux sont gros et ronds, à fleur de tête; le menton est court et large, toute la face plus large que haute. Ce serait donc hasardeux d'appeler notre homme un africain. Mais peu importe la race. L'auteur a surpassé ses compatriotes, et voilà ce qui nous intéresse, d'autant que peut-être, lui encore, il doit son succès à la Grèce; car il semble bien un disciple des Grecs, celui qui emprunte à l'archaïsme hellénique, avec la sincérité et la franchise de l'observation, qualités si nouvelles, la convention, ou tout au moins le procédé des petits colimaçons juxtaposés qui figurent les cheveux frisés ou crépus. Ainsi, plus s'accroît le nombre des œuvres où ne se peut nier la main d'un Ibère, plus il apparaît que l'art de l'Espagne primitive a d'unité. D'un bord à l'autre de la péninsule, à Osuna comme au Cerro de los Santos, livrés à eux-mêmes, les vieux sculpteurs sont des barbares. Mais que l'esprit hellénique souffle vers leurs humbles ateliers lointains, et les voici qui tressaillent et s'animent... Que si l'éveil est court, ne serait-ce point que la conquête et la rude paix romaine les ont rejetés dans la torpeur atavique?



Voilà les pensées que roulait souvent mon esprit lorsqu'à la tombée du soir, supputant les trouvailles du jour, je redescendais vers la ville basse.

Oui, les Romains ont brutalement, en Ibérie, imposé leur goût et leur art, comme leurs lois et leur administration. Les Osuniens abandonnèrent aux artistes venus avec les conquérants le soin d'embellir d'édifices et de décorer leur ville. Il n'y a plus, à mon sentiment, de sculpture osunienne dans la Colonia Genetiva. Mais les travaux de construction ne chôchèrent pas, au contraire, tant les Romains étaient grands bâtisseurs. On en peut d'ailleurs prendre à témoin, avec les découvertes comme celles du théâtre et des ruines qui l'environnent, les magnifiques carrières qui, sur la colline où s'éleva notre forteresse, taillent leurs parois sourcilleuses et leurs galeries grandioses.

Encore de nos jours de rudes artisans, armés des mêmes outils qui tranchèrent il y a plus de deux mille ans les pierres destinées aux maisons et aux temples d'Urso, coupent avec méthode et débitent par plaques la montagne féconde, et jamais depuis l'époque ibérique ou romaine le bloc inépuisable n'a cessé de fournir aux architectes ses belles pierres *a ocho*, toutes uniformément équarries à la même mesure. Mais parmi les chantiers immenses se reconnaissent aisément les exploitations très antiques. Partout où les hauts murs nettement coupés à pic, sans une saillie, sans une balafre, se sont noircis à la patine du soleil et des pluies; partout où les régulières assises en échelons se sont encombrées de ronces et de câpriers à l'arôme subtil; partout où, d'une taille perpendiculaire à l'autre, l'amoncellement des éclats et des poussières s'est revêtu d'un humus fertile, ce sont les traces d'un ample labeur remontant à plusieurs siècles et d'une très lointaine activité; de là sortirent par morceaux la ville indigène, puis la ville romaine.

Certes, les Latomies de Syracuse ont pour le visiteur l'attrait

de leur ombre fraîche, et le souvenir d'un sombre drame ; mais elles le cèdent aux Latomies d'Osuna pour l'étendue et la grandeur, pour l'élévation de leurs coupes, la profondeur et le mystère des salles creusées au cœur de la montagne, aussi pour la beauté des murailles ou brunies par les siècles ou dorées encore aux premières caresses du soleil. C'est un charme d'étrange et rare poésie, d'errer dans ces solitudes silencieuses ; il y a dans les angles brusques des coins d'ombre violente qui rendent plus radieuses les tombées vives de lumière ; il y a dans le labyrinthe des tailles enchevêtrées des flambées de couleurs qu'avive le contraste de reflets plus doux et presque tendres. C'est, d'un bout à l'autre du cerro creusé et découpé, comme la ruine d'une ville monolithe, d'une ville de Titans, plus puissants que les Cyclopes légendaires.

Pendant, au cœur même de cet âpre chaos mélancolique, un fertile et riant verger a verdoyé dans un harmonieux jardin. Les amandiers, les pêchers, les pommiers, les épineux figuiers de Barbarie se couvrent de fruits dans le parfum des roses ; ici s'élançe un palmier chevelu du sein des aloès humiliés, et là éclate dans le bronze des branches vertes l'or des oranges et la pourpre des grenades. Des poules picorent à l'ombre d'une vigne grimpante, un lapin surpris saute en zig-zag, un geai criard, plus paré d'azur qu'un martin-pêcheur, jette au ciel l'éclair bleu de son aile... C'est le modeste éden que créa la patience ingénieuse et sage d'un philosophe rustique, vivant au vrai, dans sa naïve demeure de troglodyte, avec ses enfants et ses chiens familiers, la douce vie du vieillard idyllique.

Et là encore, sur ce coin inattendu de verdure tranquille, passe comme un souffle embaumé d'Hellas...

PIERRE PARIS.

---

---

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

---

## COLLABORATEURS

**MM. A. Aguilar; E. Albertini; R. Altamira**, professeur à l'Université d'Oviedo; **J. de Apraiz**, directeur de l'Institut de Alava; **M. R. de Berlanga; P. Besques; P. Boissonnade**, professeur d'histoire à l'Université de Poitiers; **G. Bonsor; L. Bordes**, professeur au Lycée d'Agen; **E. Bourciez**, professeur de langues et littératures du Sud-Ouest de la France à l'Université de Bordeaux; **E. Bouvy**, bibliothécaire et chargé d'un cours de langue et littérature italiennes à l'Université de Bordeaux; **J.-A. Brutails**, archiviste de la Gironde et chargé d'un cours de paléographie à l'Université de Bordeaux; **Calmette**, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon; **E. Castelot; Cazac**, proviseur du Lycée de Bayonne; **V. Chapot; R. J. Cuervo; H. de Curzon; G. Daumet; † Fr. Despagnet; H. Dessau**, professeur à l'Université de Berlin; **Ch. Dubois; L. Dubois**, professeur d'espagnol au Lycée de Toulouse; **J. Ducamin**, ancien professeur au Lycée de Mont-de-Marsan; **A. Dufourcq**, chargé du cours de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Bordeaux; **A. Engel**, ancien membre de l'École française d'Athènes; **M<sup>me</sup> M. Goyri de Menéndez Pidal; MM. R. Gómez Sánchez; Griswold Morley; † E. Hübner; P. Ibarra; P. Imbart de La Tour**, professeur d'histoire du Moyen-Age à l'Université de Bordeaux; **A. Jeanroy**, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse; **C. Jullian**, professeur au Collège de France; **Johannes Jungfer**, professeur à Berlin; **H. de La Ville de Mirmont**, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux; **G. Le Gentil; H. Léon; H. Léonardon**, directeur adjoint de la Bibliothèque de Versailles; **M. Marion**, professeur à l'Université de Bordeaux; **J. Marquet de Vasselot; E. Martinenche**, maître de conférences à la Sorbonne; **E. Mele; R. Menéndez Pidal**, professeur à l'Université de Madrid; **H. Mérimée**, maître de conférences à l'Université de Montpellier; **A. Mesquita de Figueiredo; M<sup>me</sup> Carolina Michaelis de Vasconcellos; MM. J. Moraleda Esteban; J.-B. Morleix; E. Muret**, professeur à l'Université de Genève; **E.-J. Navarro; V. Paredes Guillen; A. Paz y Melia**, directeur du département des manuscrits à la Biblioteca nacional de Madrid; **P. Perdrizet**, maître de conférences à l'Université de Nancy; **Cristóbal Pérez Pastor; E. Piñeyro; C. Pitollet; P. Quintero**, professeur à l'École des Beaux-Arts de Málaga; **J. Sarofhandy; F. Sauvaire-Jourdan**, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux; **P. Serrano Gómez; M. Serrano y Sanz**, professeur à l'Université de Saragosse; **Fr. Simón y Nieto; F. Strowski**, professeur à l'Université de Bordeaux; **B. de Tannenberg; Ant. Thomas**, professeur à la Sorbonne; **L. Tramoyeres Blasco; E. Walberg**, professeur à l'Université de Lund; † **Rev. Wentworth Webster**.

---

*Este Boletín sale trimestralmente (á principios de febrero, mayo, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, cours de l'Intendance, 15; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: M. Murillo, Alcalá, 7. — Precios de suscripción: 10 francos año (Francia y España); 12 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 3 francos.*

**Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. MURILLO, Alcalá, 7, Madrid.**

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

---

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

---

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

#### ABONNEMENTS

France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### II. BULLETIN HISPANIQUE

#### ABONNEMENTS

Espagne et France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### III. BULLETIN ITALIEN

#### ABONNEMENTS

France et Italie . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

*Le montant des abonnements doit être adressé à MM. FERET et FILS;  
15, cours de l'Intendance, Bordeaux.*